



Quotidien National
T.M. : 74 919

☎ : 01 49 22 72 72
L.M. : 331 000

L'Humanité

JEUDI 24 MARS 2011

LITTÉRAIRE

DE JEAN-CLAUDE LEBRUN

Tom Lanoye *Une véritable histoire belge*

LA LANGUE DE MA MÈRE, de Tom Lanoye, traduit du néerlandais (Belgique) par Alain van Crugten, ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE, 400 PAGES, 23 EUROS.

En Belgique, on considère Tom Lanoye comme le successeur d'Hugo Claus, disparu en 2008. Et l'on ne s'y trompe pas. Jusqu'à présent peu connu ici, malgré trois traductions de son théâtre, l'écrivain flamand, qui partage son existence entre Anvers et Le Cap, jouit d'une notoriété dépassant largement les frontières de son pays. Traduite dans une dizaine de langues, son œuvre s'est en effet imposée par son ironie et sa puissance d'évocation. En 2009, la parution de *Sprakelos* confirmait la force de cette écriture. L'impeccable version française qui nous en parvient aujourd'hui offre l'occasion de découvrir cet acteur majeur de la scène littéraire belge.

Celui qui raconte est l'écrivain lui-même, omniprésent tout du long. La matière de son récit, c'est son propre roman familial, dont la mère fut la figure centrale. Dans une localité proche d'Anvers, Sint-Niklaas, elle avait épousé le fils d'un boucher et s'était tenue depuis derrière la caisse, qui était le vrai lieu d'animation

de la boutique. Josée, c'est ainsi qu'elle se prénomme, était aussi actrice de théâtre amateur et manifestait continuellement son goût des mots et de la langue. Jusqu'à ce que celle-ci lui fasse un jour défaut et la condamne à l'aphasie. D'elle, on n'entendrait plus

qu'un chaos de sons furieux, interrompu par la mort en 2005. L'attaque cérébrale avait définitivement fait barrage au flot du Verbe. Tom Lanoye restitue le lent processus d'effacement de sa mère : « Elle a d'abord perdu la parole, ensuite la dignité, ensuite le battement de son cœur. » S'il évoque dès la première phrase l'accident fatal, il lui faut ensuite longuement faire retour sur les temps de prodigalité langagière. Comme pour conjurer a posteriori la catastrophe, et peut-être lui permettre d'élever un monument de mots à celle qui s'en était trouvée dépossédée.

Un passé familial, un temps et finalement tout un univers reviennent dans une succession de scènes à la manière des peintres flamands. Pleines de vie et de truculence, mais aussi de tristesse et de drames qui se devinent à un regard détourné, à un air absent... D'une lenteur délibérée, les pages de Tom Lanoye en même temps restituent un monde et brossent le portrait d'une femme qui, jusque dans sa boucherie, avait fait de sa vie une représentation. De cette prose attentive au détail, à la vérité des êtres et des choses, se dégage la double sensation d'une chaleur humaine et d'une intense beauté plastique. Dans l'ombre portée de la mère, mais jamais négligé, se tient le père, artiste de la découpe. Et le fils qui raconte, dernier des cinq enfants du couple. À l'horizon défilent des figures qui ne le cèdent en rien à celles de Breughel, dans une Flandre pas encore tentée pas le démon du rejet.

Puis survient l'attaque. Et c'est un autre chapitre qui s'ouvre : le récit d'une rage et d'une descente, sous le regard toujours compatissant du père et celui à éclipses du fils partagé entre Le Cap et Anvers, qui avait cru d'abord à une crise d'hystérie. C'est que la relation avec la mère n'avait jamais été simple et s'était même récemment compliquée. Avec une délicatesse extrême, Tom Lanoye s'avance dans le douloureux épisode, quand la perte des mots précède le lâchage du corps. Chez Josée le verbe et la chair ne faisaient qu'un. On voit alors surgir une autre beauté, plus brutale et plus désespérée, qui donne à ce très grand livre toute sa profondeur.